



Oui, j'ai du travail, beaucoup de travail, énonce avec une gravité souriante Christian Ferras, sagement assis derrière son bureau XVIII^e. Et il me tend son « calendrier » où je lis la tournée américaine, la tournée allemande, les concerts dans de nombreuses villes de France, la Scandinavie, tous ces pays qui l'attendent désormais chaque année, depuis longtemps.

Il faut se rappeler en effet que cet homme de trente-cinq ans a derrière lui plus de vingt ans de carrière, que ce front sans rides, ce sourire encore enfantin, cette allure d'homme heureux, s'ils ne répondent pas à l'image trop romantique de l'artiste inquiet, donnent un portrait fidèle du plus grand violoniste français ; Christian Ferras, un nom qui compte dans le grand théâtre international. Il me rappelle qu'il débuta en octobre 1946 en jouant le Concerto de Beethoven sous la direction de Paul Paray. Il a donc fêté ses vingt ans de carrière il y a deux ans. Il sourit encore :

— Mais je n'ai jamais été le petit enfant prodige ridicule, le virtuose en culotte courte. A treize ans, j'avais déjà 1,72 m. Cela aide ! Sans doute. Mais cela aide-t-il d'être si tôt placé en face du public, avant même d'être sorti de l'enfance ? La question vaut pour Christian Ferras comme pour tout enfant prodige. Sa réponse respire l'équilibre et le bon sens :

— Il y a des avantages et des in-

convénients. Lancé trop tôt, un enfant risque de gâcher sa nature future mais il y a un avantage énorme à se trouver très jeune sur une scène. Il existe une sorte d'inconscience, face au public, chez les êtres très jeunes. Ensuite, lorsque vient plus fort le sentiment de la responsabilité, c'est-à-dire le trac, l'habitude est prise et une sorte de seconde nature veille dans le subconscient de l'artiste.

Cette enfance est d'ailleurs le modèle de la précocité. Christian Ferras voit le doigt du hasard dans le fait qu'il fut ainsi lancé dans la musique. Dans son cas, je me refuse à croire au hasard : son père, avant d'embrasser la profession d'hôtelier, avait travaillé le violon avec la mère de Jacques Chailley. Un accident à la main droite lui avait enlevé toute sensibilité dans le pouce (Christian Ferras a exactement la même coupure et la même cicatrice à la main mais la sensibilité est restée). Un jour de 1940, l'enfant tombe malade à Nice et son père cherche dans la ville un jouet pour le distraire. Chez un antiquaire, il aperçoit un violon qu'il lui rapporte. Christian Ferras, fou de joie, demande immédiatement qu'on lui montre « comment ça marche ». Dès qu'il est rétabli, il ne veut plus arrêter de travailler. Son père lui enseigne les bases. Tout de suite, il s'impose plus de quatre heures par jour d'études et d'exercices. Au bout d'un an et demi, son père va demander au Di-

recteur du Conservatoire de Nice qu'il entre... dans les classes supérieures. Sourire amusé du Directeur ; audition stupéfiante de Christian. A neuf ans, il remporte le premier prix au Conservatoire de Nice. Il fait figure, dans la ville, de petit roi protégé par la fée musicale. L'image d'Epinal est complète.

Les succès d'ailleurs continuent : Prix au Conservatoire de Paris, prix en Hollande, il a quatorze ans et demi et il a fallu une dispense pour qu'il concoure avec le concerto de Tchaïkowsky. Et tout de suite les débuts à Paris, le succès.

Une chose frappe dans cette carrière de violoniste. Jamais Christian Ferras n'a cherché le succès avec ces pièces de virtuosité d'un intérêt musical plus que discutable, signées Wienawsky ou Szymanowsky dont les violonistes sont généralement friands et qu'ils vous avalent en quelques coups d'archet voraces devant un public surexcité. Il ne l'a jamais fait, simplement parce qu'il ne les aime pas et qu'il n'a pas eu beaucoup de temps pour s'exercer sur elles. A peine lâché sur une scène, il lui a fallu apprendre, très vite, les grands concertos du répertoire. Brahms, Beethoven et Tchaïkowsky sans attendre. Affaire de goût aussi : « plutôt Bach que Paganini ». Et puis, au moment où on lui demandait des récitals, il a eu la chance de rencontrer Pierre Barbizet.

Là se retrouve la main sage et heureuse du père de Christian Ferras. Lorsqu'il avait présenté son fils au concours de Scheveningen en Hollande, un homme l'avait frappé par sa musicalité et sa science innée du piano : Pierre Barbizet alors professeur au conservatoire d'Amiens. Le jour où la ville d'Amiens proposa un récital au jeune Ferras, son père se souvint du pianiste de Scheveningen et lui demanda d'accompagner son fils. Ce qu'il accepta de la meilleure grâce du monde. Ils jouèrent Mozart, Debussy :

— Je découvrais, dit Christian Ferras, non pas un accompagnateur, mais un compagnon. Nous nous comprenions sans rien avoir à expliquer. Ce fut un véritable phénomène d'osmose. Après le concert d'Amiens nous fîmes une tournée en Espagne, puis notre association étant devenue un véritable duo, presque à notre insu, nous fîmes

ensemble de très nombreuses tournées. Nous avons donné plus de six cents concerts en vingt ans, la plupart d'entre eux durant les dix premières années.

Aujourd'hui en effet, ce calendrier exigeant qui lie Christian Ferras soliste aux plus grands orchestres du monde ne lui laisse plus que sept à huit concerts pour son duo avec Pierre Barbizet. Mais l'entente demeure entre eux, miraculeuse. Il n'y a pas très longtemps, chacun dans une pièce a joué sa partie de la Sonate de Debussy, sans se voir et sans s'entendre. Ils n'ont pas bougé d'une croche durant l'exécution qu'ils ont terminée ensemble. Exactement.

Ce qui pourrait n'être que prouesse pour concours de Solfège révèle au contraire le fond de leur tempérament musical et la permanence, chez Christian Ferras, de qualités égales pour la musique de chambre et les grandes exécutions de concertos, par exemple. Une sûreté d'abord, instinctive, qui depuis l'enfance guide son bras et son cœur d'une force égale. Qu'il ait changé, mûri durant ces vingt années de carrière, cela ne se discute pas. Mais l'homme qui tient toutes les promesses de son enfance, possédait cette intuition de la musique. Chez Christian Ferras, le phrasé, l'équilibre d'une interprétation, l'instinct de dire juste ce qu'il faut et jamais trop, se sont toujours imposés d'une façon éclatante.

La sonorité maintenant a atteint sa pleine richesse, à la fois pure, lumineuse et intense, toujours servie par une virtuosité qui se laisse totalement oublier. Il faut y ajouter un goût français de la clarté, de l'élégance. Un raffinement latin qui adoucit le romantisme, l'humanise au lieu de le dramatiser.

Ainsi l'artiste, au seuil de la maturité, peut-il s'affirmer pleinement. Il semble que certaines inquiétudes de l'adolescence lui aient été épargné et qu'il ait eu assez de sagesse pour écouter des conseils profitables. Ainsi de ceux qui l'ont poussé à jouer, en 1954, le « Concerto à la mémoire d'un ange » d'Alban Berg que tous les violonistes ont, depuis, inscrit à leur répertoire et qu'il a rendu populaire. Appris en trois semaines pour le Festival de Strasbourg ce concerto a été joué ensuite par Christian Ferras cent vingt-deux fois en quatorze ans.

— Et, depuis, tous les collègues s'y sont mis, sourit-il.

Alban Berg m'amène à poser à Christian Ferras la question sur sa position à l'égard de la musique contemporaine. Oui, il joue Stravinsky, Prokofiev, Serge Nigg, Jean Martinon. Mais ce qu'on nomme la nouvelle école ou la jeune musique ?

Il se fait plus réservé ; parle d'un langage qu'il comprend mal et surtout d'une façon de traiter l'instrument et l'instrumentiste de la manière la plus contraire à l'expression musicale. Il a reçu un jour une partition où les indications du compositeur étaient exactement contraires aux principes techniques du violon.

— Je me serais estropié, dit-il.

Et il précise encore qu'un instrument fait pour chanter, comme le sien, ne peut servir une musique qui est le contraire du chant.

Là, Christian Ferras s'est expliqué avec passion. Il nie cependant être un homme du passé, s'affirme simplement attaché à certaines traditions. Il le prouve dans sa vie quotidienne qu'il désire belle et confortable. Le prouve l'appartement proche de la Salle Pleyel qu'il a acheté voici moins d'un an et qu'il n'a pas encore eu le temps de meubler. De grandes pièces vides où il fera bon vivre lorsque Béatrice, sa femme, aura eu le temps de découvrir chez les antiquaires les meubles dont elle rêve.

Déjà le bureau où nous sommes installés reflète le goût d'une femme pour les raffinements du décor,



la douceur des velours, la chaleur des gris et la blondeur des cuirs. Une goût classique pour des objets familiers et qui convient à cette réussite sans tourment. Dans sa veste de daim, derrière le bouquet de tulipes, toujours souriant, Christian Ferras me renvoie l'image, trop rare et bien réconfortante, d'un homme heureux qui n'a pas honte d'avouer ce bonheur.

Il dit « j'aime ma femme » et cela suffit. Cela signifie l'accord dans la vie quotidienne, le désir d'être constamment ensemble et même le vœu que la femme aimée dise toujours ce qu'elle pense du travail.

— Elle ne me ménage pas, dit Ferras. J'aime qu'elle m'écoute, et souvent elle entre pour faire une critique, ou bien elle attend que j'arrive pour dire « c'était bien mauvais »...

Qu'aime-t-il encore ? En vrai garçon d'aujourd'hui, les voitures, sa thunderbird avec moteur 429 GT qui peut atteindre le 200 sans se fatiguer ; jouer au bridge et au poker durant de longues soirées amicales et « je ne perds pas toujours » dit-il d'un sourire angélique dont je me méfierais si je jouais avec lui. Il aime les bons repas, les restaurants chaleureux et ne se soucie pas encore de sa ligne (d'ailleurs tous les violonistes sont ronds). Il aime son nouveau Stradivarius trouvé chez Hill à Londres et qui date de 1728. Il aime jouer et enregistrer sous la direction de grands chefs, gardant un merveilleux souvenir des enregistrements avec Karajan, se réjouissant de ses futurs concerts avec Lorin Maazel.

Un homme heureux, vous dis-je, qui sait donner à son jeu l'équilibre et le rayonnement de son existence. Et puis la vie continue. Au programme des prochains mois, en plus des festivals d'été et des concerts, des disques : trois sonates de Brahms, les concertos de Mendelssohn et de Bruch avec Karajan, et un disque de « saucissons » oui mais pas n'importe lesquels :

— Kreisler qui a ton charme fou, à qui il faut garder le style viennois bien de son époque.

Et peut-être enfin des vacances, sa femme à ses côtés, élégante et belle, dans la thunderbird dernier modèle.

Même raisonnables, les artistes de ce temps vivent presto vivace.

Nicole HIRSCH.